Document generated on 10/12/2024 2:46 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

La sagesse romantique

Maxime Prévost

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: https://id.erudit.org/iderudit/426ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Prévost, M. (2007). La sagesse romantique. *Contre-jour*, (12), 135–140.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La sagesse romantique

Maxime Prévost

Le titre de cet essai ne tient aucunement de l'oxymore. Il existe bien, à mon sens, une sagesse romantique, dont l'œuvre de Leopardi constitue la parfaite expression. Cette mise au point initiale me paraît nécessaire étant donné le discrédit — tant esthétique que philosophique — dans lequel a sombré le romantisme depuis, disons pour faire simple et net, la Seconde Guerre mondiale, à tel point que si quelqu'un entreprenait d'actualiser le *Dictionnaire des idées reçues*, il lui faudrait prévoir une rubrique ressemblant à celle-ci :

> ROMANTISME : excessif. Décrier les *excès du romantisme*. Les *Années de pèlerinage* de Franz Liszt, *Les contemplations* de Victor Hugo regorgent d'excès romantiques. Giacomo Leopardi est excessif dans le pessimisme.

On pourra sans doute trouver curieux que les excès du romantisme hérissent la sensibilité de notre époque, elle qui est pourtant excessive en tout : biens produits et consommés, nourriture avec ou sans additifs cancérigènes, alcools, bruits, pollution, pornographie, gaieté spectaculaire et quête effrénée du plaisir ; excessive en tout, y compris, et peut-être de

manière paradoxale, par la retenue immodérée de ses esthètes. « Il semble que toute la question soit de préserver la littérature des indigestions. Autrefois on disait : fécondité et puissance ; aujourd'hui l'on dit : tisane », écrivait Victor Hugo dès 1864, tout à fait conscient de survivre à son propre crédit littéraire.

On serait donc porté à croire que notre *Zeitgeist* se reconnaîtrait dans le romantisme, qu'il serait à même de saluer sa sagesse et de respecter les « excès pessimistes » d'un Leopardi ; il n'en est rien. Un abyme sépare nos excès de ceux de la sensibilité romantique : la conscience des deux grandes réalités humaines — Leopardi dirait des deux beautés : la mort et l'amour[1].

L'une des manifestations les plus claires et les plus touchantes de la sagesse romantique se trouve dans la *Pensée* LXXX de Leopardi :

> *Quand je retrouve après plusieurs années une personne que j'ai connue beaucoup plus jeune, il me semble toujours au premier regard que quelque terrible malheur a dû entre temps la frapper. L'expression de la joie et de la confiance n'appartient qu'aux premiers âges de la vie : le sentiment de tout ce qui se perd, les incommodités physiques qui s'aggravent chaque jour, finissent par donner aux plus frivoles, aux plus gais et même aux plus heureux une physionomie et une allure que l'on appelle sérieuses et qui, comparées à celles de la jeunesse et de l'enfance, sont en vérité profondément tristes.*

Lorsque je retrouve un ami après quelques années ou même quelques mois de séparation, l'exubérance n'est pas de mise : peut-être est-il en instance de divorce, peut-être se sent-il éloigné de ses enfants ou en est-il venu à vivre dans son propre foyer comme un somnambule, étranger de ceux qu'il aime, ne se souvenant plus très bien de son identité profonde. Sans doute a-t-il, depuis notre dernière rencontre, perdu au moins un de ses proches, et plusieurs de ses illusions. La joie confiante et aveugle — la joie *béate* pour utiliser un adjectif cher à Leopardi — n'appartient qu'à la première jeunesse : c'est ce que signale le Soleil qui

> *Après le jour serein*
> *En baissant se dissipe et semble dire*
> *Que disparaît aussi la béate jeunesse*[2].

La retenue que j'aurai en retrouvant cet ami n'est pas à confondre avec de la froideur : elle procède de la sagesse romantique, c'est-à-dire, en tout premier lieu, d'une conscience lucide de la mort et de la perte. Conscience non pas surtout de sa propre mort, mais bien de celle, inévitable, de ses proches : ceux qu'on aime vont nous quitter, alors même que notre seule possibilité de bonheur dépend de leur présence.

Oui, le sort de qui meurt, il peut
Le jalouser celui qui sent
La mort des siens[3]...

Car tel est bien l'autre versant de la sagesse romantique : l'amour, la conscience de l'amour ; la compréhension que dans ce monde qui nous est au mieux indifférent, au pire hostile, les êtres aimés représentent nos seuls phares et nos seuls ports d'attache. Malheureusement, le bonheur que peut apporter l'amour est aussi fragile que fugitif. Il faut bien comprendre que la mort de la femme aimée dans l'ensemble de la poésie romantique, celle de Lamartine comme celle de Leopardi, ne constitue en somme qu'une convention littéraire pour exprimer l'extrême difficulté de vivre l'amour avec bonheur. On imagine mal Elvire ou Aspasie en ménagères, ni même en femmes de carrière qui, vêtues d'élégants tailleurs, mènent leurs petits à la garderie. On se les figure mal en dépression nerveuse et au seuil de la rupture conjugale. Mieux vaut en somme se les représenter mortes, manière d'exprimer cette réalité profonde que l'amour est généralement quelque chose que l'on perd.

Nature noble est celle-là
Qui ose relever
Ses yeux mortels encontre
Le fatum, et qui, les lèvres libres
Au vrai n'enlevant rien,
Avoue le mal qui fut notre partage
Et cet état fragile et vil[4]...

L'acceptation du fatum humain, à savoir la perte inévitable de tout ce qui nous tient en vie, jusqu'à la perte de la vie même, est la condition préalable à tout bonheur véritable. Cette sagesse romantique, celle de Leopardi et de Hugo, celle de Shelley et de Novalis, survit de nos jours grâce à ces

prétendus professeurs de désespoir — surtout Thomas Bernhard et Michel Houellebecq — qui ne s'appliquent en fait qu'à s'affranchir du mensonge pour cultiver une sérénité qui s'apparente à l'ataraxie. Et si le soi-disant pessimisme leopardien n'était finalement, comme le veut Antonio Negri dans *Lent genêt*, qu'un « terrain réaliste, sans fioritures ni illusions » ? « L'imagination traverse ce monde, en accepte les conditions et le poids, et quand elle s'en détache et s'élève — et avec quelle force ! — c'est au cœur des déterminations mêmes de ce réel. »

D'une telle sagesse romantique découle ce que j'appellerais l'instinct anti-collaborateur, c'est-à-dire une retenue qui fait en sorte qu'un individu refuse de se laisser porter par l'air du temps à célébrer les turpitudes du moment présent. On ne compte aucun romantique parmi les membres du Club international de rire du Québec[5]. Quand je retrouverai cet ami perdu de vue, je demeurerai conscient du poids du réel, et agirai, en un premier temps du moins, comme si l'humour, le comique et l'ironie (entre lesquels je n'établis pas une distinction fondamentale dans le contexte qui nous occupe) ne constituaient pas la clé des rapports humains. Le rire et l'allégresse — le comique en général — ne touchent qu'une infime partie de l'expérience humaine. Le narrateur du roman de Houellebecq *La possibilité d'une île*, lui-même humoriste, note avec à-propos que tous les comiques, même les plus grands, même Molière, finissent toujours par se heurter à la même difficulté, « qui est que la vie, au fond, *n'est pas* comique ». Lors des retrouvailles, j'essaierai donc d'éviter le « second degré », me rappelant que le premier degré, aujourd'hui en voie d'extinction, a déjà été considéré comme la voie naturelle de la communication.

La sagesse romantique estime que face à la mort et à la perte, tous sont égaux. C'est pourquoi ceux là ont fait fausse route, qui ont voulu réduire le pessimisme de Leopardi — ou plus précisément l'expression de sa sagesse romantique — aux infirmités ou aux faiblesses propres au poète. Niccolò Tommaseo, par exemple, sacrifiait la compréhension à l'esprit en écrivant : « On vit sortir du sein des flots… un petit comte, qui chantait comme une grenouille de Cephisse, et disait en chant : "Il n'y a pas de Dieu, parce que je suis bossu, je suis bossu parce qu'il n'y a pas

de Dieu". » Leopardi n'a pas composé les *Canti* parce qu'il était bossu à Recanati, pas plus que Bertrand Russell n'a écrit *A Free Man's Worship* parce qu'il avait le cœur brisé à Florence. Il faut savoir écarter les faux déterminismes. D'ailleurs, la mordante ironie de la *Palinodie, au marquis Gino Cappani* répond par avance à de tels arguments que Leopardi savait devoir surgir du « gai XIXe siècle », et qui ne font pas faute à notre hilare postmodernité. Certes, aujourd'hui comme de tout temps, l'amour est rare et éphémère, et la mort nous cerne.

> *Mais, dans les choses plus graves, le bonheur des mortels sera total et jamais vu. De jour en jour, les vêtements de laine et de soie se feront plus légers. Les paysans et les ouvriers, dépouillant leurs gros vêtements, revêtiront de coton leur peau rude et de poil de castor leur échine. Plus adaptés aux besoins, plus élégants en tout cas, tapis et couvertures, sièges, canapés, tabourets, tables, lits et autres meubles orneront les appartements de leur mensuelle beauté. Et la cuisine ardente admirera de nouvelles marmites, de nouveaux poêlons.*

Munis de telles batteries de cuisine, on oubliera la mort aussi bien que l'amour, jusqu'à ce que l'épreuve des faits nous neutralise et qu'il faille nous prescrire des antidépresseurs. La sagesse romantique qui se manifeste d'un bout à l'autre de l'œuvre de Leopardi cultive chez le lecteur réceptif la conscience du temps qui passe, conscience profondément contradictoire avec le présent perpétuel de la société spectaculaire-marchande. Cette conscience s'appelle force ; sans elle, on ne saurait envisager quelque forme de bonheur durable. Le rythme véritable de l'existence est bien celui du lever de la lune, dont il nous revient d'apprivoiser tant la tristesse que la beauté.

---

[1] « Due cose belle ha il mondo : / Amore e morte » (« Le monde a deux beautés : l'amour, la mort »), *Gonzalve*, v. 99-100. Je cite les *Canti* de Leopardi d'après l'édition bilingue de Michel Orcel (Paris, Aubier, « Domaine italien », 1995). Les *Pensées* sont citées dans la traduction de Joël Gayraud (Paris, Allia, 1992).

[2] « Mi fere il Sol che tra lontani monti, / Dopo il giorno sereno, / Cadendo si dilegua, e par che dica / Che la beata gioventù vien meno » : *Il Passero solitario* (*Le passereau solitaire*), v. 41-44.

[3] « Certo ha chi more invidiabil sorte / A colui che la morte / Sente de' cari suoi… » : *Sur le bas-relief d'un tombeau antique*, v. 79-81.

[4] « Nobil natura è quella / Che a sollevar s'ardisce / Gli occhi mortali incontra / Al comun fato, o che con franca lingua, / Nulla al ver detraendo, / Confessa il mal che ci fu dato in sorte, / E il basso stato e frale » : *La ginestra* (*Le genêt*), v. 111-117.

[5] À propos de cet organisme à la fois loufoque et inquiétant, voir Mathieu Bélisle, « Le rire sans raison », *L'Inconvénient*, nº 25 (mai 2006), p. 132-133.